

# L'Action

Tombé dessus ! Escrasas lous ! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS  
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:  
JULES FOURNIER

MONTREAL,  
323, Rue SAINT-DENIS, 323  
Téléphone: Est 1678

## LA GRANDE SUPERSTITION

### La "géniale" découverte de l'"immortel" Jenner

Le jeudi 18 avril dernier (c'est déjà loin), le *Devoir* publiait un long compte-rendu d'une conférence faite le dimanche précédent par M. le docteur J.-A. Beaudry sur un sujet qui le touche de très près: l'hygiénisme de carrière.

Dès les premières lignes, en lisant le nom du digne inspecteur du Conseil d'hygiène, j'eus l'intuition qu'il avait été question de vaccination dans cette conférence, que peut-être même l'auteur n'avait pris la parole que pour avoir prétexte d'exalter la "géniale" découverte de l'"immortel" Jenner.

Mon attente ne fut pas trompée: l'apothéose du dieu des vaccinateurs fut véritablement le clou et le pivot de la conférence. Et c'était à propos, puisque le nombre de ceux qui refusent de plier le genou devant cette divinité de la médecine officielle va grandissant tous les jours. Les prêtres de ce culte vivant de l'autel, ils ne sont pas hommes ici plus qu'ailleurs à le laisser désertier sans tenter quelque oeuvre d'apostolat. Ce panégyrique venait donc à son heure.

Comme je suis loin de partager la tendresse admirative que M. le docteur Beaudry a vouée à Jenner, je saisis l'occasion qu'il me fournit de montrer ce que furent la vie, l'oeuvre et le caractère de cet homme qu'Alfred-Russell Wallace définissait tout récemment "the smallest of all overestimated men".

Carlyle a dit "qu'une erreur n'est pleinement réfutée qu'après qu'on a montré non seulement qu'elle est une erreur, mais encore comment elle en devient une". On comprend jusqu'à quel point Carlyle avait raison quand on prend connaissance des lointaines origines de la vaccination. C'est pourquoi j'entreprends d'exposer par quel enchaînement de circonstances cette monstrueuse imposture a pu être acceptée non seulement par le menu peuple ignorant, mais encore par l'ensemble de la profession médicale. Le succès de Jenner, à première vue inexplicable, est trop intimement lié à ces circonstances pour qu'on puisse en parler sans rappeler succinctement ce que furent celles-ci.

On sait que la vaccination a été précédée de l'inoculation ou variolisation, qui n'en était pour ainsi dire qu'une ébauche, comme un avant-gout. L'inoculation se faisait en introduisant du pus variolique dans la circulation d'une personne saine. Acceptée aussi étourdiment que la vaccination devait l'être plus tard, pendant trois quarts de siècles elle n'eut pas moins de vogue que cette dernière pratique. On s'imaginait à cette époque que tous indistinctement étaient destinés à avoir la variole un jour ou l'autre, que par conséquent il valait mieux choisir son heure et se faire inoculer la maladie au moment où l'on se croyait le plus en état de lui résister. Cette idée a eu son origine première dans l'Inde. On a là une déesse de la variole appelée Matah; ses sectateurs s'inoculent eux-mêmes la variole afin d'apaiser la déesse, s'imaginant que Sa Majesté leur octroiera la grâce de n'avoir cette maladie que sous une forme bénigne ou que, dans sa miséricorde, elle les fera même complètement échapper à la contagion.

De l'Inde cette coutume, dépourvue de la foi superstitieuse qui l'avait fait naître, se répandit de proche en proche jusqu'en Turquie. En 1721, Lady Mary Wortley Montagu, femme de l'ambassadeur anglais à Constantinople, écrivait que la variole était rendue inoffensive par la découverte de ce que les Turcs appelaient le "greffage" (*ingrafting*) et qu'il y avait là un lot de vieilles femmes qui faisaient un métier de cette opération.

Présentée par une telle personne, devenue en faveur parmi la crème de la société, cette pratique de vieilles fut regardée comme la plus grande découverte médicale et sa puissance préventive con-

tre la variole comme "la vérité scientifique la mieux établie (1)". En vérité, les louanges prodiguées à l'inoculation par la profession médicale n'ont été égales que par celles qu'on accorde aujourd'hui à la vaccination. En 1754, le Collège Royal des médecins de Londres déclarait formellement que les arguments apportés contre l'inoculation avaient été réfutés par l'expérience et qu'il regardait cette pratique comme "hautement salutaire à la race humaine" (2). Mais il fallut à la fin se rendre à l'évidence et reconnaître qu'au lieu d'être bienfaisante et préventive, l'inoculation propageait la variole, chaque personne, d'inoculée devenant un centre de contagion. L'inoculation garda cependant des partisans et des dupes jusqu'en 1840, alors que cette pratique, si hautement recommandée par le Collège Royal des médecins de Londres, fut condamnée par le Parlement comme un acte criminel passible d'emprisonnement.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle l'inoculation était tombée dans un tel discrédit, elle inspirait aux populations une telle terreur, que la profession médicale, après avoir tout fait pendant quatre-vingt ans pour généraliser cette pratique, était devenue hésitante et s'effrayait des conséquences de son zèle inconsidéré. Aussi, quand Jenner, avec la hardiesse que donne l'ignorance qui ne se connaît pas, vint dire: "Ce que je vous offre à la place de l'inoculation est une forme bénigne de la variole; elle n'est pas contagieuse; elle immunise pour toute la vie," les médecins recurent à bras ouverts le nouveau dogme ainsi promulgué. Mais que n'eussent-ils accepté? Ils étaient prêts à tout pour sortir de la situation embarrassante qu'ils s'étaient faite.

Ils étaient disposés à croire et ils crurent sans peine. La crédulité était grande à cette époque et allait de pair avec une décadence scientifique très marquée. C'est vers ce temps que Johanna Stephens vendit au prix de 5,000 livres son merveilleux remède contre la pierre. Cette somme fut réunie au moyen d'une souscription publique en tête de laquelle figurait le nom de l'archevêque de Cantorbéry, que suivaient ceux des principaux médecins de l'époque. Johanna ayant encaissé ses 5,000 livres, la recette vit le jour; elle se lisait comme suit: "Ma médecine est une poudre, une décoction et une pilule. La poudre consiste en écailles d'oeufs et en limaçons, ensemble calcinés. La décoction est obtenue en faisant bouillir dans de l'eau des herbes avec une boule faite de savon, de cresson brûlé et de miel. Les pilules sont faites de limaçons calcinés, de graines de carottes sauvages, de graines de bardane, de chatons et bourgeons de tremble, le tout brûlé "to a blackness" et mélangé à du savon et à du miel."

Les esprits étaient admirablement préparés pour recevoir l'imposture jennérienne.

Jenner n'eut jamais rien d'un savant. Il appartenait à cette époque heureuse — pour ses pareils — où les examens médicaux n'étaient pas requis. Aussi ne s'occupait-il pas d'en passer et inscrivit-il sur sa porte: "Chirurgien, Apothicaire," sans rien qui justifiait ces titres. Ce n'est qu'après avoir pratiqué pendant vingt ans qu'il crut utile de mettre quelques majuscules à la suite de son nom. Il communiqua à cet effet avec une université écossaise et en obtint le titre de docteur moyennant la somme de 15 livres et rien de plus. Il est vrai qu'un peu auparavant il avait obtenu le titre de la Société Royale, mais son dernier biographe et

apologiste, le docteur Norman Moore, dut avouer qu'il se l'était procuré par rien de moins qu'une fraude. C'avait été en présentant au sujet d'un coucou fabuleux un très extraordinaire mémoire où voisinaient des absurdités et des traits de fantaisie tels, qu'aucun ornithologiste d'aujourd'hui ne voudrait y prêter la moindre attention. On a dit plus tard de ce coucou qu'il était l'oiseau qui avait pondu l'oeuf de la vaccination.

Peu d'années après cet exploit, non satisfait du seul titre qu'il possédait, Jenner demanda à l'Université d'Oxford de lui octroyer le degré honorifique de M. D., et après un bon nombre de tentatives infructueuses, il y réussit. C'est alors qu'il s'occupa d'obtenir un diplôme du Collège Royal des Médecins de Londres, et il présenta même à cet effet son degré d'Oxford comme un argument en sa faveur. On lui donna pour réponse qu'à moins de passer ses examens il n'obtiendrait rien de plus. Jenner se le tint pour dit et prit le parti de se passer du diplôme qu'il avait sollicité.

En ce temps-là il existait dans le Dorsetshire une légende d'après laquelle une personne qui avait eu le *cow-pox* était pour toujours immunisée contre la variole. Le *cow-pox* est une maladie virulente des trayons des vaches, pendant la période de lactation seulement. Il est d'origine soit syphilitique, et c'est alors le "spontaneous cow-pox" de Jenner, ou il provient d'une horrible maladie du pied des chevaux appelée "horse-grease" ou eczéma pustuleux, lequel, transmis à la vache du Dorsetshire, tire son origine de la terminaison consonnante des mots *cow-pox* et *small-pox*, d'où l'idée qu'ils expriment une seule et même maladie, mais qui prend un caractère différent selon qu'elle s'attaque à la vache ou à l'homme. Si le *cow-pox* eût été désigné par un nom plus approprié, il est très probable que jamais il ne fût venu à l'esprit de personne de le croire identique à la variole, partant de l'inoculer à l'homme, et la vaccination ne serait plus à abolir, puisqu'elle n'eût jamais existé.

Ce n'est pas le seul exemple où la vertu attribuée à un spécifique ne tient qu'aux rapports de nous entre la maladie à combattre et le remède. Dans de vieux livres de botanique médicale on voit que pour éviter les suites d'une morsure de chien enragé, il faut porter sur soi une herbe appelée langue de chien. Ces "jingles of the names" étaient alors d'un usage courant parmi les guérisseurs et tiennent encore une grande place dans la littérature enfantine de langue anglaise.

J'ai parlé de crédulité; le corps médical dans son ensemble a cru jusqu'à il y a une vingtaine d'années — et peut-être croit-on encore dans certains milieux plus réfractaires à la lumière — qu'il y a identité entre la variole et le *cow-pox*. Sir John Simon, qui a été jusqu'à la fin du dernier siècle le grand-prêtre de la vaccine en Angleterre, enseignait que la raison pourquoi le *cow-pox* est un préventif de la variole, c'est qu'il n'est rien autre chose que la variole elle-même, en quoi il se gardait en pleine orthodoxie, je veux dire en parfait accord avec Jenner. L'un et l'autre, ayant à expliquer leur foi dans la vertu prophylactique du *cow-pox*, recouraient à la théorie qui la première se présentait à leur esprit.

Or, la théorie était celle-ci: le *cow-pox* est la variole de la vache; et donnant à une personne le *cow-pox* cela équivalait pour elle à avoir la variole, mais une variole bénigne et non contagieuse. Mais c'est en vain que vous chercheriez dans les écrits de Jenner le moindre effort pour prouver cette manière de voir. Il ne paraît pas même y avoir pensé. Il donna un vernis scientifique à toute l'affaire en la recouvrant d'un terme latin: *variola vaccinae*, c'est-à-dire variole de la vache,

pour ce qu'il y avait d'analogie entre les deux maladies, il aurait pu tout aussi bien appeler diphthérie ou rhumatisme de la vache.

Cette théorie a vécu. En octobre 1891, Chauveau, après avoir rendu compte devant l'Académie de Médecine de Paris des expériences élaborées qu'il avait poursuivies pendant des années, conclut: "1° Le virus vaccinal ne donne jamais la variole à l'homme; 2° le virus variolique ne donne jamais la variole à la vache; 3° la vaccine n'est pas même la variole atténuée." Déjà en 1865 Auzias-Turenne écrivait que "entre la syphilis et le *cow-pox* l'analogie se maintient presque sur toute la ligne... mais, heureusement pour le vacciné, le *cow-pox* passe par une rapide évolution et ne laisse pas de traces aussi persistantes et aussi fréquentes que la syphilis." Les docteurs E.-M. Crookshank en Angleterre et Levenson aux Etats-Unis, par les tableaux pathologiques de la syphilis, du *cow-pox* et de la variole qu'ils ont dressés, ont également fait la preuve que les dernières d'entre ces trois maladies sont tout à fait distinctes. Le docteur Charles Creighton affirme et prouve que "la réelle affinité du *cow-pox* n'est pas pour la variole, mais pour la syphilis." Témoignant devant la Commission Royale sur la vaccination, à l'une de ses premières sessions, il en prit occasion pour montrer les caractères tout à fait dissemblables de la variole et du *cow-pox* et, fait remarquable, nul ne le contredit ni alors ni par la suite. Il écrivait peu après dans une revue qu'aucun homme ayant une réputation scientifique à perdre n'oserait désormais soutenir l'identité des deux maladies. Et ceux qui ont une réputation scientifique à perdre se l'ont depuis tenu pour dit (3). Reste le menu fretin de la profession, ceux qui se gavent les yeux fermés des dogmes plus sensationnels que viables dont accouchent les bactériologues de Paris, de Berlin ou de Londres; comme ils n'ont pas souvent d'opinion bien à eux, nous n'avons pas à nous en occuper. Mais tous, le menu fretin comme les autres, sachant que c'est l'opinion reçue chez les profanes que le *cow-pox* est une forme atténuée de la variole et qu'être vacciné équivalait à avoir eu la variole, ne font rien pour les détromper. Que dis-je? ils font tout pour ancrer dans leur esprit cette fausse conviction, parce qu'elle est le fondement de la foi dans la vaccination.

La première expérience de Jenner date de 1796. Il prit un enfant nommé Jean Phipps et l'inocula avec du pus recueilli dans une vésicule de *cow-pox*; peu après il l'inocula avec du pus variolique, et parce que l'enfant avait été variolisé auparavant, la variole ne se déclara pas. Il jura un cri de triomphe: il tenait sa grande découverte. Aussitôt il se mit à recueillir dans son voisinage les cas de tous ceux qui, ayant eu le *cow-pox*, n'avaient pas été ensuite atteints de la variole, comme si tout le monde était tenu d'avoir cette dernière maladie. Il prit ensuite une douzaine de vieux pauvres de plus de soixante ans qui avaient eu le *cow-pox* bien longtemps auparavant et leur inocula la variole, qui ne prit pas sur eux, parce qu'à mesure que les gens deviennent avancés en âge, leur réceptivité à l'égard de cette maladie diminue. "Voilà," s'écria Jenner, qui prouve que le *cow-pox* met à l'abri de la variole." De ces quelques expériences il fabriqua à la hâte un mémoire qu'il courut présenter à la Société Royale. Celle-ci, ayant pris con-

(3) Babcock, de Brighton, suivant la doctrine alors régnante, inocula des vaches avec du pus variolique, s'imaginant qu'il en résulterait du *cow-pox*; mais il n'obtint jamais rien autre chose que de la variole. Le fait est, remarque le docteur Creighton, qu'essayez de changer la variole en *cow-pox*, c'est un pas plus rationnel que de vouloir changer un "horse-chestnut" en "chestnut-horse,"

naissance des misérables matériaux dont il était charpenté, le rejeta immédiatement comme non satisfaisant et indigné d'une société savante, et ce n'est pas étonnant, bien que ces membres fussent alors les représentants d'une bien maigre science.

Bien entendu, Jenner dans son "Inquiry" (c'est le titre du mémoire), a soin de ne jamais mentionner les cas des gens qui avaient eu la variole après le *cow-pox*, et de ces cas il aurait pu facilement en découvrir des centaines. Sitôt que l'"Inquiry" fut publié, les vétérinaires se mirent à se moquer de lui, à lui montrer qu'il était le jouet d'un concours de circonstances, lui citant des centaines de faits, comme nous jetons à la tête des vaccinateurs des statistiques prouvant que 90 pour cent de ceux qui ont la variole sont des vaccinés.

Jenner ne se tint pas pour battu et s'avisait d'une nouvelle idée. Il fit une distinction entre la vraie et la fausse vaccine, prétendant que la seule bonne, le seul "fluide vital" était le "horse-grease *cow-pox*," et il s'en fallut de peu que cet expédient ne tournât à sa confusion: "Comment, s'écria-t-on parmi le peuple, prendre du "horse-grease", ce pus d'une répugnante ulcère et l'inoculer à nos enfants sains!" Le docteur Pearson écrivit à Jenner "qu'il devrait écarter les "horse-grease", sinon qu'il gèrerait toute son affaire."

Que fit Jenner? Essayait-il de s'en tenir à son opinion et de prouver qu'il avait raison contre le dégoût instinctif du peuple? Pas du tout; il accepta sans mot dire le verdict du peuple. En conséquence il publia un troisième mémoire où il essaya d'effacer le plus discrètement possible ce qu'il avait écrit auparavant; à l'exception d'une note solitaire au bas d'une page, il n'y est pas du tout question de "horse-grease", et il se rejeta sur le "spontaneous cow-pox" qu'il avait précédemment dénommé comme sans valeur aucune. C'est là la marque du génie... des affaires qu'avait Jenner. Il voulait le succès et les profits que rapporte le succès; il les eut. En moins de douze mois le roi et la reine avaient accepté le nouveau dogme et les fils naturels du duc de Clarence étaient vaccinés. Le gros de la profession médicale donna son adhésion avec une facilité et une précipitation tout à fait invraisemblables. Deux ans à peine après la publication de l'"Inquiry", tous les praticiens de Londres proclamaient que la vaccine confère une immunité pour toute la durée de la vie, ce qui permettait à Jenner d'obtenir dès 1802 du Parlement une première récompense de 10,000 livres sterling. Des médecins de renom eurent beau ensuite multiplier les preuves qu'ils avaient eues sous les yeux que les vaccinés n'étaient pas plus que les autres à l'abri de la contagion, rien n'y fit. La profession médicale et le Parlement s'étaient compromis en admettant trop hâtivement les prétentions de Jenner, et d'une manière qui ferait tout retour à une plus saine appréciation des faits; comment reconnaître après cela qu'on avait fait erreur et que les deniers publics avaient été prodigués sans motifs? L'élan était donné; les vaccinateurs continuèrent l'exercice de leur néfaste métier, et en 1807 Jenner recevait du Parlement un second cadeau de 20,000 livres, qu'il avait comme la première fois sollicité.

Le mal était fait; un fléau créé de main d'homme et résumant tous les autres était ajouté aux fléaux naturels, et il se lançait tout armé à la conquête du monde.

Quant au caractère de Jenner, le docteur Creighton a bien décrit le personnage quand il nous dit de lui qu'il "était vain et pétulant, rusé et avide, un homme de plus de vantardise et de grandiloquence que de solide savoir, peu retenu par les scrupules, qui dans tous ses écrits ne fut jamais précis quand il lui était possible d'être vague, qui ne parlait jamais ouvertement quand il pouvait être secret."

Ses dernières années furent des années de misère, parce que la faillite de son préventif ne pouvait déjà plus être doutée. Deux jours avant sa mort, le 23 janvier 1823, écrivait à son ami intime Gardner, il lui confie que jamais il n'avait été plongé dans tant de perplexités, ce qui laisse supposer qu'au moins à une certaine époque de sa vie il a eu foi dans sa découverte.

Et ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur, c'est que c'est peut-être sans le savoir qu'il a été malfaisant.

Un écrivain américain, le docteur Gifford, parlant dans un congrès international tenu à Paris en 1889, s'exprima comme suit: "A Edouard Jenner un grand monument commémoratif a été élevé; et sur sa colonne, dans un avenir prochain, la postérité écrira: "Maudit soit l'homme dont la trop habile découverte a servi à empoisonner le sang de toutes les nations!"

Sévère mais juste, ce jugement anticipé de la postérité est seul adéquat au "génie" de l'"immortel" Jenner.

FERDINAND PARADIS.

NOS POETES

### Le "Paon d'Email" apprécié par Maurice Barrès et par Fernand Gregh

Décidément, le *Paon d'Email* n'aura pas passé inaperçu, même en France.

Depuis la publication de son recueil, M. Paul Morin a reçu, d'un peu partout là-bas, des lettres de félicitations et d'éloges signées de quelques-uns des plus grands noms dont s'honore aujourd'hui la littérature française.

Nous donnons ci-après deux de ces lettres, dont M. Morin a bien voulu, sur nos instances, nous communiquer le texte. L'une est de M. Maurice Barrès et l'autre de M. Fernand Gregh.

Ce n'est pas que nous ayons jamais attaché, pour notre part, une importance exagérée à ces accueils de réception. Chacun sait que c'est la chose la plus facile du monde, pour un poète, surtout "il est Canadien, que de se faire décerner des paroles aimables par les écrivains français. M. Chapman lui-même n'en a-t-il pas reçu, et à profusion, pour ses *Aspirations* et autres poèmes humoristiques?

Mais il y a éloges et éloges. Les deux lettres que nous citons aujourd'hui, surtout celle de Maurice Barrès, se distinguent nettement du compliment banal et, en quelque sorte, obligatoire, que l'on adresse d'ordinaire aux auteurs.

On en jugera du reste.

Chambre des députés

Mon cher poète,  
Je suis charmé par ce *Paon d'Email*, par la route et le goût précieux de vos poèmes. Je suis bien tranquille sur votre avenir d'écrivain; vous êtes artiste; tout le monde, vous l'êtes, et votre érudition, et le retentissement mystérieux, l'écho prolongé dans mon esprit après que je vous ai lu.

Merci, je vous serre la main.

BARRÈS.

27 février, 1912.

25 Hameau Boulainvilliers (Passy).

Ce 6 mars, 1912.

Mon cher poète,  
Votre livre est un des plus remarquables livres de jeunes que j'aie lus depuis longtemps. Voilà un début qui vous met hors de pair. Vous avez le don de l'image et du mot, le mouvement, la couleur. Vous êtes poète, et artiste. Tous les poètes ne sont pas artistes. C'est une qualité à part, et que vous possédez à un degré rare. Je suis heureux de vous dire mon impression comme je l'ai ressentie, et je me félicite de voir le Canada nous envoyer un poète qui promet beaucoup et qui tient déjà comme vous faites. Les liens intellectuels entre la vieille mère-patrie et le jeune Dominion sont les plus profonds et les plus durables des liens.

Croyez, mon cher poète, à ma bien vive sympathie.

FERNAND GREGH.

### M. Emile Vézina

Notre ami et collaborateur Emile Vézina, le peintre et caricaturiste bien connu, est revenu ces jours-ci, à bord du *Scotian*, d'un long voyage aux vieux pays.

Il a séjourné surtout en Grèce, en Italie et en France, après avoir passé deux longs mois d'hiver en Tunisie et en Egypte.

M. Vézina compte donner prochainement à l'*Action* toute une série d'articles, illustrés par lui-même, sur les pays merveilleux qu'il a visités: Tunis, Carthage, le Caire, Delphes, Athènes, Olympie, Rome, Naples, Florence, etc.

M. Vézina donnera aussi prochainement, à Montréal, une exposition des travaux de dessin et de peinture qu'il a exécutés au cours de son voyage.

A propos d'un récent concours

La jeune fille d'autrefois et la jeune fille d'aujourd'hui

Notre sympathique confrère Madeleine de la Patrie, posait dernièrement à ses correspondants, dans un concours qui ne fut pas couronné d'un petit succès, cette question: A la femme d'hier préférez-vous la femme d'aujourd'hui?

C'est presque mot pour mot, le titre que M. Anatole France, voilà déjà plusieurs années, donnait à l'un de ces fameux feuilletons littéraires du Temps, qu'il devait plus tard recueillir dans ses quatre volumes de la Vie littéraire. Les lecteurs de l'Action — qui ne sont pas ceux de la Presse — ne liront sans doute pas sans intérêt, à l'occasion du récent concours de la Patrie, cette page de fine prose et de forte pensée.

LA JEUNE FILLE D'AUTREFOIS ET LA JEUNE FILLE D'AUJOURD'HUI

Histoire d'une Grande Dame au dix-huitième siècle, le journal d'Hélène de Ligne, par Louis Perrey. — Princesse, par Ludovic Halévy. — Jeanne Avril, par Robert Bonnières.

On dit communément: Ceci ou cela est un signe des temps. Et, neuf fois sur dix, la chose qu'on croyait nouvelle est en réalité vieille comme le monde. Il est même à remarquer qu'à toutes les époques, on s'est effrayé des mêmes signes. A toutes les époques, il s'est trouvé des âmes naïves et généreuses pour gémir du déclin universel des hommes et des choses, et pour annoncer la fin du siècle. Homère a dit avant M. Henry Cochin: "Les hommes d'autrefois valaient mieux que ceux d'aujourd'hui." Quelques-uns, par une illusion contraire, proclamaient l'heure où ils sont nés. Ils pensent de bonne foi que le passé fut obscur et misérable, et que l'avenir sera beau, puisqu'il sortira d'eux. Et personne ne s'avise de croire qu'avant nous les choses humaines étaient mêlées de bien et de mal, qu'après nous le monde ira son train ordinaire et restera médiocre; ce qui pourtant est le plus probable. Mais nous connaissons mal notre temps et pas du tout les autres; nous les jugeons d'après nos sentiments.

Certes tout se meut et tout change. Le mouvement, c'est la vie, ou du moins c'est tout ce que nous en voyons. La figure de l'humanité ne reste pas un moment la même. Ses transformations sont continues et c'est par cela même qu'elles sont peu sensibles. Elles s'opèrent avec l'impitoyable lenteur des forces naturelles. Elles ne s'arrêtent ni ne se hâtent jamais. Les révolutions soudaines n'existent que dans notre imagination. Si nous ne sommes point tout à fait pareils à nos pères, nous leur ressemblons plus que nous ne croyons, et quelquefois plus que nous ne voulons. Il est infiniment délicat de marquer les similitudes et les dissemblances par lesquelles nous nous rapprochons ou nous nous éloignons d'eux. On est tenté d'exagérer les unes ou les autres, à mesure qu'on les découvre.

Je faisais ces réflexions en lisant l'Histoire d'une Grande Dame au dix-huitième siècle, par Lucien Perrey. On trouve dans ce livre le journal écrit de 1772 à 1779, à l'Abbaye-aux-Bois, par la jeune princesse Massalska, qui commença à neuf ans et la continua jusqu'à sa quatorzième année. Disons tout de suite que M. Lucien Perrey a complété, après de laborieuses recherches, la biographie de cette princesse, qui devint, par un premier mariage, la belle-fille de l'aimable prince de Ligne, épousa, après un divorce audacieux, le prince Jean Potocki, chambellan du roi de Pologne. On sait peut-être que ce nom de Lucien Perrey est le pseudonyme d'une docte demoiselle qui exerce, depuis de longues années, sa pénétrante érudition sur ces vieux manuscrits où nos grands-pères et nos grand-mères ont laissé un peu de leur âme. La figure que pseudo-Perrey a cette fois fait revivre pour nous est celle d'une petite créature très jolie et très amoureuse, qui fit dans sa vie beaucoup de mal sans le moindre remords: car elle le

fit par amour. Et il faut avouer que c'est une grande cause. "Nul n'a le droit de juger ceux qui aiment," pensa la Jeanne Avril de M. de Bonnières, quand elle aimait.

Hélène de Massalska écrivait très bien. La raison en est qu'elle sentait fortement et n'avait pas appris le beau style. Hélène était orpheline; son oncle, le prince-évêque de Wilna, la mit, âgée de neuf ans, à l'Abbaye-aux-Bois. A cette époque, où, parmi tant de femmes, il n'y avait point de mères, le couvent servait de famille aux filles de qualité. Mademoiselle de Fresnes, petite-fille du chancelier d'Aguesseau, y fut mise à trois ans avec sa nourrice. On y faisait ses dents. On s'y mariait à douze ou treize ans. L'usage fréquent de ces mariages était alors une des plaies de la société. Les fiancés, les mariés venaient au parloir. La petite princesse Massalska raconte que mademoiselle de Bourbonne revint un jour fort triste du monde; le surlendemain, elle fit part à ses compagnes de son mariage avec M. d'Avaux. Elle avait à peine douze ans; elle devait faire sa première communion dans la semaine, se marier huit jours après et rentrer au couvent. "Elle était si excessivement mélancolique, raconte Hélène, que nous lui demandâmes si son futur ne lui plaisait pas; elle nous dit franchement qu'il était bien laid et bien vieux; elle nous dit aussi qu'il devait venir la voir le lendemain. Nous priâmes madame l'abbesse de permettre qu'on nous ouvrît l'appartement d'Orléans, qui avait vue sur la cour abbatiale, pour que nous voyions le futur mari de notre compagne; on nous l'accorda. Le lendemain, à son réveil, mademoiselle de Bourbonne reçut un gros bouquet, et, l'après-midi, M. d'Avaux vint. Nous le trouvâmes comme il était, abominable. Quand mademoiselle de Bourbonne sortit du parloir, tout le monde lui disait: "Ah! mon Dieu, que ton mari est laid! Si j'étais de toi, je ne l'épouserais pas." Ah! la malheureuse!" Et elle dit: "surtout! Ah! je l'épouserai, car papa le veut; mais je ne l'aimerais pas, c'est une chose sûre."

Tout cela est bien loin de nous. Si l'on compare l'Abbaye-aux-Bois, la Présentation, Pentemont, les dames Sainte-Marie, enfin les couvents où s'élevaient les filles nobles il y a cent ans, aux couvents qui reçoivent aujourd'hui les petites demoiselles riches, on est frappé du changement des mœurs. Certaines choses se sont perdues dans ce grand changement, qui peuvent être regrettées. On enseignait aux héritières des premières maisons de France les soins domestiques. On les employait tour à tour à la lingerie, à la bibliothèque, au réfectoire, à la cuisine et à l'infirmerie. Elles apprenaient à serrer le linge, à balayer les chambres, à servir à table, à faire la cuisine; Mademoiselle de Vogüé y avait un talent particulier; elles apprenaient à préparer les tisanes et à allumer les lampes. Cet enseignement valait bien celui de la minéralogie et de la chronologie, dont nous tirons aujourd'hui beaucoup d'orgueil. Il instruisait les riches à ne point mépriser les pauvres; il les gardait de croire que le travail des mains avilissait ceux qui s'y livrent et qu'il est noble de ne rien faire. Il leur montrait le but de la vie, qui est de servir, et non point par occasion, dans d'éclatantes rencontres, mais tous les jours, à toute heure, humblement et avec simplicité. Mesdemoiselles d'Aumont, de Damas et de Mortemart savaient quel n'est point humiliant de laver la vaisselle. Je doute qu'on le persuade facilement aujourd'hui à mademoiselle Catherine Duval, la fille du gros marchand de papier que vous savez (Princesse). Nous voyons fort bien les préjugés de la vieille aristocratie: ils étaient cruels, j'en conviens, et je plains de tout mon cœur la petite mademoiselle de Bourbonne qui fut contrain-

te d'épouser M. d'Avaux. Mais il ne faut pas prêter à la société d'autrefois ceux que nous avons et qu'elle n'avait point. Voyez le jeune baron de Thondertrock. Ce qui le fâche, ce n'est pas que sa soeur Cunégonde lave les écuelles chez un prince de Transylvanie, c'est qu'elle épouse Candide, lequel n'est point noble. Nous avons inventé l'aristocratie des mains blanches, et maintenant les petites filles de nos gros industriels ne comprennent pas que Peau-d'Ane fit des gâteaux, puisqu'elle était fille de roi.

Madame Duval, une bourgeoise du Marais, a voulu apprendre à sa fille le ménage et la cuisine. "Les filles de la reine d'Angleterre, lui a-t-elle dit, apprennent à se servir elles-mêmes, à balayer leur chambre, à savonner et à repasser." Mais sa fille a résisté, et le papa, le gros papetier, a été pour elle (Princesse).

Si l'on peut noter dans le journal de la princesse Massalska quelques différences du nôtre, ce n'est pas toujours à l'avantage des dernières. Je me garderai bien de juger deux époques sur de trop légers indices; mais je suis tenté de reconnaître par instants dans l'âme des compagnes d'Hélène un ressort qui a fléchi depuis, une fierté, une hauteur de pensées devenues rares aujourd'hui. Chez ces enfants, déjà le caractère est ferme. Des fillettes de dix ans, de huit ans, se montrent indomptables; elles comptent pour rien les châtimens, s'ils les font souffrir sans les humilier. Les révoltes ont, parmi elles, une force et une durée dont s'étonneraient aujourd'hui les religieuses du Sacré-Coeur ou des Oiseaux.

A douze ans, mademoiselle de Choiseul, apprenant tout à coup l'indignité de sa mère, impose le silence et le respect à ses compagnes par la généreuse fermeté de son attitude. A huit ans, mademoiselle de Montmorency est menacée pour quelque faute par Mademoiselle de Richelieu, alors abbesse, qui lui dit en colère: "Quand je vous vois comme cela, je vous tuerais." Elle répond: "Ce ne serait pas la première fois que les Richelieu auraient été les bourreaux de Montmorency." A quinze ans, elle meurt comme une dame de Port-Royal. Ses os étaient cariés, son bras gangrené. "Voilà que je commence à mourir," dit-elle. Elle demanda pardon à ses gens, qu'elle fit assembler, et reçut les sacrements... Quelques moments plus tard, elle tint à sa soeur ces graves propos: "Dites à toutes mes compagnes de l'Abbaye-aux-Bois que je leur donne un grand exemple du néant des choses humaines; si le me manque rien pour être heureuse selon le monde, et pourtant la mort vient m'arracher à tout ce qui n'était destiné..." Elle fit un effort pour tousser et expira.

Ces filles des plus illustres maisons de France se distinguent par la fierté et par le courage. Leurs maitresses, qui sont pour la plupart du même sang qu'elles, développent ces vertus préférablement aux autres. Elles haïssent la délation d'une haine qui, dit-on, s'est affaiblie depuis dans les couvents. Quand mademoiselle de Lévis se fait un mérite de n'avoir point été de la dernière révolte, mademoiselle de Rochechouart, sa maitresse, lui en fait un compliment ironique. Ces femmes bien nées ont surtout l'horreur de la bassesse, très coulantes au reste sur la grammaire et même sur le catéchisme. Elles ne peuvent souffrir les mormeries. On annonce à l'une d'elles, avec de grands cris, que ces demoiselles ont mis de l'encre dans le bénitier, que les religieuses s'en sont barbouillées à matines, et que le trait est noir. Elle répond tranquillement qu'il est noir en effet, à cause de l'encre. Si les compagnes de la princesse Massalska sont plus fières, en général, que les filles de nos bourgeois, elles sont plus violentes aussi et plus brutales. Elles se frappent entre elles avec une violence extrême. Hélène,

qu'on accuse de rapporter, est foulée aux pieds par toutes ses compagnes. "J'en étais moulu," dit-elle. Les maitresses l'envoient coucher, sans s'inquiéter davantage. Pour je ne sais quelles sottises querelles, "quand les rouges (les grandes) rencontraient les bleues (les petites), elles les tapaient comme des plâtres". Elles étaient aussi beaucoup plus libres dans leurs paroles qu'on ne le souffrirait aujourd'hui. Leur esprit se ressentait de la vie de château qu'elles menaient et qui est, en somme, une vie rustique. Il leur échappait parfois des propos salés. Hélène raconte qu'il y avait dans la classe rouge une maitresse qu'on ne pouvait souffrir nommée madame de Saint-Jérôme. "Comme elle avait la peau fort noire et dom Rigoley (son confesseur) aussi, quelques-uns s'avisaient de dire que, si on les mariait ensemble, il viendrait des taupes et des négrillons. Quoique ce fut une grande bêtise cette plaisanterie devint si fort à la mode, que l'on ne parlait que de taupes et de négrillons dans toute la classe."

Permettez, fierté, non sans quelque rudesse, voilà ce qui gonflait en 1780 les jeunes poitrines de celles qui bientôt devaient voir sans pâlir crouler leurs maisons et finir leur monde.

Mais, à tout prendre, de nos filles aux leurs, il n'y a à cet égard que des nuances. Un trait tout autre marque la véritable différence. Nos jeunes bourgeoises sont plus inquiètes et plus troublées que ne le furent les filles nobles d'autrefois. Il ne semble pas que celles-ci eussent beaucoup de vague dans l'âme. Nos filles parfois en ont trop. Voyez la Jeanne Avril de M. Robert de Bonnières:

"Elle avait des aspirations confuses vers de grandes choses, sans savoir lesquelles. Une impatience était en elle qui l'empêchait dans des régions élevées au-dessus des sages pratiques et des soucis vulgaires." (Jeanne Avril.)

Si nos jeunes bourgeoises rêvent beaucoup, c'est aussi que la vie leur donne beaucoup à rêver. Elles peuvent désormais, dans la confusion des vieilles classes, dans le tumulte des mondes qui se choquent, se hausser par un mariage jusqu'à des titres et des couronnes. C'est en 1885, l'ambition de mademoiselle Catherine Duval. Son père, nous l'avons dit, est un gros marchand de papier du Marais. Elle veut être une grande dame. Voilà pourquoi elle rêve; elle l'avoue ingénument. "Un seul désir m'agite, dit-elle, une seule ambition me saisit et me possède tout entière... Moi aussi, être, un jour, une de ces femmes sur lesquelles Paris a sans cesse les yeux fixés! Et moi aussi, un lendemain d'un grand bal, délicieusement lasse, attendant encore à mon oreille le bourdonnement de déclarations aimables et tendres, sentant encore sur mes épaules la caresse et la flamme de mille regards admirateurs, moi aussi, lire dans le *Carnet d'une mondaine* ou dans les *Notes d'une Parisienne* que la plus jolie à ce bal, et la plus fêtée, et la plus entourée, et la mieux attifée, et la plus jalouse, c'était moi, moi, moi, Catherine Duval, métamorphosée en marquise ou en comtesse de je ne sais quoi." (Princesse.) La vie moderne laisse une grande marge au désir. Elle permet à Jeanne Avril et à Catherine Duval de vastes espérances; elle leur apporte des "peut-être" nouveaux. Elle excite les ambitions en multipliant les chances. Elle est une loterie. C'est par là qu'elle énerve et déprave. C'est ainsi qu'elle fait les névrosées, les détraquées, les morphinomanes.

Pourtant, je ne suis pas bien sûr encore que ce soit là un infaillible signe des temps. Et je reviens à mes premiers doutes. Ce n'est que sage. La vérité est que la nature est toujours plus diverse que nous ne le

FRANCE-AMERIQUE

On lit dans France-Amérique, sous la signature de M. Gabriel Hanotaux:

Je ne rappellerai pas les titres de Champlain. Il fut un des pionniers de la civilisation européenne en Amérique; il a fondé Québec; il a découvert le lac qui porte son nom; il a eu l'idée de la réunion de la Louisiane au Canada par le Mississippi, dessinant ainsi l'esquisse de ce que devaient être les Etats-Unis; il a projeté le percement de l'isthme de Panama. Il fut un très grand homme, et en plus un bon homme, un brave homme. Sa physionomie, placide et grave, résume les traits les plus frappants et les mieux choisis du type français. Que ce nom ne soit pas oublié par-delà l'Océan, pas plus que celui des Marquette, des Cavalier de La Salle, des Montcalm, des Liniers et de tant d'autres qui ont laissé des vestiges toujours vivants de leur pensée et de leur action sur les terres nouvelles, voilà ce qui nous touche au cœur, et c'est ce mouvement de l'âme qui nous porte, dans un esprit de reconnaissance, vers ceux qui élèvent le monument porte-lumière, pour leur dire, tout simplement: merci.

Bientôt, une oeuvre plus considérable encore et dont le promoteur fut un Français, le canal de Panama, rapprochera de nouveau les deux noms: France-Amérique. Si la ceinture d'argent qui entoure désormais le monde est achevée, si les grands axes de la planète sont modifiés, c'est Ferdinand de Lesseps, un grand dévoué, un grand désintéressé quoi qu'on en ait dit, qui a donné le coup de pouce formidable, capable de scinder un continent. L'Amérique voit ses deux rivages se rapprocher grâce à ce génie immortel et, il est bien permis de le rappeler, malgré de si fâcheuses erreurs, grâce aux capitaux français. Puisqu'on se souvient de ses services là-bas, pourquoi hésiterions-nous à les rappeler ici?...

PAUVRE VIEILLE!

Je me souviens encore de ma vieille grand-mère, morte après avoir vu le premier téléphone, mais sans y avoir cru. Cette bonne dame ne pouvait s'imaginer qu'on se put parler à distance et elle me soupçonnait vaguement de vouloir lui faire une mauvaise farce chaque fois qu'elle me voyait à l'appareil. Que penserait-elle si elle voyait encore? Tous les jours le science court de plus en plus vite dans le Marathon du Progrès (pas mal, cette métaphore, n'est-ce pas?) et nous en sommes venus à ne nous étonner de rien. Qui se serait douté que l'on put jamais conserver presque indéfiniment le lait dans toute sa fraîcheur, dans toute sa saveur et même en faisant un produit supérieur au lait ordinaire? Cela se fait aujourd'hui couramment. Comment? Par l'homogénéisation. Ce grand mot semble bien redoutable, mais quand on comprend une bonne fois la chose qu'il exprime, il perd de son caractère rébarbatif. L'homogénéisation consiste tout simplement à faire passer le lait frais dans des tubes capillaires qui broient les globules de crème ou de caséine de façon à les mélanger avec les autres parties du lait. Cette opération a pour résultat de prévenir toute fraude, car une fois qu'on l'a faite il devient impossible de séparer la crème du lait. Les amateurs de ce produit sont de la sorte certains de le trouver aussi riche en crème au fond du pot que sur le dessus. La crème ayant perdu sa force ascensionnelle, on peut ensuite, à l'aide d'un bouchage parfaitement hermétique, conserver le lait à l'état normal aussi longtemps que l'on le veut. Les mères qui ont des jeunes enfants, ainsi que tous ceux qui comptent sur le lait comme aliment complet, devraient sans retard se mettre en communication avec la Compagnie Canadienne de Produits Agricoles, 21 et 23 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 3152-4619.

soupçonnons. Il y a encore aujourd'hui des filles simples qui pensent fortement et ne rêvent guère. Il y eut de tout temps des névrosées. Seulement, on leur donnait un autre nom et on y prenait moins garde. Si les mœurs changent, il y a dans la femme un naturel qui ne change guère. Elle est toujours la même et toujours diverse. On ne peut pas plus la caractériser que la vie elle-même, dont elle est la source. ANATOLE FRANCE.

DEFINITION.

—Qu'est-ce que Joseph Rainville, député de Chambly-Verchères?

—C'est bien simple... c'est un Joseph!



SOUSSIONS POUR DRAGAGE

Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 p.m., mercredi, le 15 mai, 1912, des soumissions pour les travaux de dragage requis aux endroits ci-dessous mentionnés dans la province de Québec; lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soumissionnaire, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour dragage, Québec."

Lanoraie, Woodlands, Verchères, Varennes, Lavaltrie.

Les soumissions devront être libellées sur les formules que le ministère fournit à cette fin et devront porter les signatures réelles des soumissionnaires.

On peut se procurer les devis et formules de soumission combinés au ministère des Travaux publics, à Ottawa. Les soumissions devront comprendre le remorquage des dragues et de leurs accessoires au site des travaux, aller et retour. Les dragues et les remorqueurs n'appartenant pas à des propriétaires canadiens, et n'ayant pas été dûment inscrits sur le registre en Canada, ne devront pas être employés à l'exécution de l'ouvrage donné sous contrat. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux dans le cours des trente jours qui suivront la date de l'avis, les informant que leur soumission a été acceptée.

Un chèque séparé pour chaque place mentionnée dans la soumission, devra accompagner la dite soumission. Ce chèque sera égal à cinq pour cent (5 p. c.) du montant de la soumission, basé sur les quantités approximatives indiquées vis-à-vis du nom de chaque place, mais dans nul cas le chèque ne devra être moindre que \$1,500. Le chèque devra être accepté par une banque à charte et fait à l'ordre du Ministre des Travaux Publics. Le chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, R.-C. DESROCHERS, Secrétaire.

Ministère des Travaux publics, Ottawa, le 24 avril 1912. N.B.—Le ministère ne reconnaît aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.—21818.

Gants Perrin

L'habileté professionnelle des meilleurs gantiers au monde garantit la coupe parfaite et la longue durée des GANTS PERRIN. Ils sont le complément obligé d'une élégante toilette.



L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

FEUILLETON DE L'ACTION

3

Jeanne l'Orpheline

PAR

L.-P. FOURNIER

Mde de Bonnefon, voyant la résolution et l'énergie de Jeanne, crut qu'elle serait capable de supporter le contre coup de cette peine, et vainement les émotions pénibles que pourrait lui causer les tableaux d'une chambre mortuaire et d'une autre où agonisait son père.

Elle consentit donc à l'amener. Arrivée à l'hôpital, Mde de Bonnefon sentit son cœur se presser sous le poids des angoisses; quand elle entra dans l'appartement où se trouvait son mari, elle se sentit soulagée un instant, en voyant le corps au chevet de son époux.

M. de Bonnefon n'avait pas re-

couvré la connaissance, depuis qu'il avait reçu le coup fatal; ce fut en vain que les médecins essayèrent jusqu'alors toutes sortes de remèdes pour lui permettre de revenir à ses sens.

Mde de Bonnefon s'approcha lentement du moribond, suivie de Jeanne dont les yeux étaient humectés par les larmes; et lui passant la main sur le front, lui dit: "Joseph, Joseph, me reconnais-tu?" mais ce fut en vain; elle n'eut aucune réponse.

Le prêtre salua légèrement la dame et lui adressa quelques paroles, l'encourageant à supporter ce malheur avec résignation.

Il allait se retirer lorsqu'il vit la jeune fille, Jeanne s'avancer et lui dire d'une voix faible: Pardon, monsieur, mon père est-il mort? Non, petite! il vit, mais il n'a pas recouvré sa raison, les médecins disent qu'il est très faible! S'est-il confessé, ajouta-t-elle? non chère enfant! lorsque je fus appelé auprès de ton père, il était dans l'état que tu le vois, prie, mon enfant, pour la conversion de ton père pour qu'il recouvre sa raison et ait la grâce de mourir en paix!

C'est là mon désir, dit Jeanne, et avec une confiance absolue en Dieu, elle ajouta: Mon père se confessera, monsieur!

pour obtenir cette faveur je suis prêt à tous les sacrifices, je donnerai ma vie s'il le faut!

Courage, dit le prêtre, en se retirant. Le cœur de Jeanne était plein de cette générosité et de cette force que donne la jeunesse.

Les plus beaux sentiments d'abnégation, de sacrifices, sont inspirés par une foi vive, dans un cœur pur et innocent. Il était près de neuf heures et demi.

La petite Jeanne s'agenouilla et recommanda son père à la clémence du Dieu tout puissant; elle récita son chapelet et fit beaucoup d'autres prières que sa piété lui dictait.

Les tic-tacs de l'horloge comptaient les derniers moments du mourant et produisaient une vive anxiété dans le cœur de Jeanne qui se hâtait de fléchir la justice divine.

De temps en temps, elle jetait un oeil craintif sur le corps inanimé de son père, afin de voir si quelque mouvement indiquerait qu'il aurait la raison.

Mais toutes les prières de la petite Jeanne ne purent toucher le cœur de Dieu. Après quelques instants de prières qui semblaient ne pas être écoutées de Dieu, elle vit le médecin constater qu'il

s'était opéré un changement; que le pouls dumalade indiquait une augmentation de fièvres et que le dénouement fatal devait arriver sous peu.

Alors Jeanne redoubla de ferveur; elle conserva son espérance, et crut devoir faire violence au ciel pour être exaucée.

Malgré la délicatesse et la faiblesse de son tempérament, elle promit par vœu à la Sainte Vierge, de mendié pendant huit jours et d'employer les revenus de cette quête pour faire dire des messes pour les âmes du-purgatoire, si elle obtenait la grâce de voir son père mourir, après s'être confessé et avoir communiqué; elle fit son engagement à mi-voix, devant sa mère qui ne s'y opposa pas, croyant que tout était inutile. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées après la promesse solennelle de Jeanne, et aussitôt, comme miraculeusement le mourant ouvrit les yeux au grand étonnement du médecin et à la grande satisfaction de Mde de Bonnefon et de sa fille.

Le moribond leva la vue sur son épouse qui se jeta à son cou et l'embrassa en bénissant dans son cœur, le ciel, d'une si grande faveur. Le médecin lui demanda s'il reconnaissait son épouse et Jeanne; M. de Bonnefon d'une voix très faible, répondit affir-

mativement. Mde de Bonnefon céda sa place à Jeanne, qui embrassa son père à son tour. Elle semblait heureuse, au milieu de ses angoisses, de la grâce qu'elle croyait avoir obtenue.

Jeanne se pencha à l'oreille de son père: —Papa, lui dit-elle, vous m'avez promis de ne plus faire de peine à ma mère; vous lui avez dit l'autre soir que vous vous convertiriez; c'est le temps; il faut que vous mettiez votre conscience en paix, AVANT DE NOUS QUITTER POUR L'AUTRE VIE.

Le voyage que vous allez faire est long! si vous vous confessez, papa, ma mère et moi nous ne serons pas inquiets de vous! nous prions et nous penserons à vous.

—Va chercher le prêtre, chère Jeanne, reprit M. de Bonnefon d'une voix très faible; je veux me confesser!

Je n'aurai pas le temps de faire pénitence pour mes fautes, mais j'espère, chère Jeanne, que tu ne m'oublieras pas, après ma mort.

Un rayon d'espoir illuminait la figure de Jeanne, qui s'empressa d'aller avertir le portier, que le prêtre était demandé immédiatement. Mde de Bonnefon avait les yeux fixés

sur son époux; son cœur broyé sous le poids du chagrin était inaccessible à la joie; d'abondantes larmes avaient rougi ses yeux; la peine avait amaigri sa figure.

Sur cette invitation, le prêtre vint et confessa le mourant qui reçut son Dieu dans son cœur.

Le spectacle était touchant: cet homme qui n'avait pas fréquenté les sacrements depuis longtemps, communiait en présence de son épouse et de sa fille, qui s'étaient mises à genoux au pied du lit.

M. de Bonnefon expira quelques instants après, en embrassant le crucifix qui lui présentait le prêtre, qui recommandait son âme à Dieu.

III L'Avenir...! L'Avenir...! Que de pensées tristes et lugubres, ce mot éveilla dans l'esprit du pauvre!

Que de pressentiments, il fait naître dans le cœur du misérable! Que de douleurs il crée à la veuve qui se voit seule dans le monde.

L'Avenir...! L'Avenir...! Ce mot rétentissait toujours bruyamment aux oreilles de Mde de Bonnefon, et lui représentait toutes sortes de tableaux qui effrayaient son imagination. (A suivre.)

## DES VERS

## Oh ! les yeux adorés ne sont pas ceux qui vivent...

Oh ! les yeux adorés ne sont pas ceux qui vivent  
Qu'on les aimait, — alors qu'on en mourait tout bas !  
Les rêves les plus doux ne sont pas ceux que firent  
Deux êtres, cœur à cœur et les bras dans les bras !  
Les bonheurs les plus chers à notre âme assouvie  
Ne sont pas ceux qu'on pleure après qu'ils sont partis ;  
Mais les plus beaux amours que l'on eut dans la vie  
Du cœur ne sont jamais sortis !

Ils sont là, vivants là, durent là. — Les années  
Tombent sur eux en vain. On les croit disparus,  
Perdus, anéantis, au fond des destinées ! ...  
Et le destin, c'est eux, qui semblaient n'être plus !  
On a dix fois aimé depuis eux. — La jeunesse  
A coulé, fastueuse et brûlante, — et le Temps  
Amène, un soir d'hiver, par la main, la vieillesse,  
Qui nous prend, elle ! par les flancs !

Mais ces flancs terrassés qu'on croyait sans blessure  
En ont une depuis qu'ils respirent, hélas !  
D'un trait mal appuyé légère égratignure,  
Qui n'a jamais guéri, mais qui ne saignait pas !  
Ce n'était rien, — le pli de ces premières roses  
Qu'on s'écrase au printemps sur le cœur, quand il bout...  
Ah ! dans ce cœur combien il a passé de choses !  
Mais ce rien resté... c'était tout !

On n'en parlait jamais... Jamais, jamais personne  
N'a su que sous un pli de nos coeurs se cachait,  
Comme une cantharide au fond d'une anémone,  
Un sentiment sans nom que rien n'en détachait !  
Ce n'était pas l'amour exprimé qu'on s'achève  
Dans des bras qu'on adore et qu'on hait tour à tour...  
Ce n'était pas l'amour, ce n'en était qu'un rêve...  
Mais c'était bien mieux que l'amour !

Et sous tous ces amours qui fleurissent la vie,  
Et sous tous les bonheurs qui peuplent l'enfance,  
Nous avons retrouvé toujours cette folie,  
A laquelle le cœur n'a rien à comparer !  
Et nous avons subi partout l'étrange empire  
De ce rêve tenace, — et vague, — mais vainqueur,  
Et jusque dans tes bras, Clara, ce doux l'empire  
Est venu s'asseoir sur mon cœur !

Tu ne devinas pas ce que j'avais dans l'âme...  
Tu faisais à mon front couronne de ton bras,  
Et de ton autre main qui me versait sa flamme  
Tu me tâtas ce cœur où, toi, tu n'étais pas !  
Tu cherchais à t'y voir, chère fille égarée,  
Tu disais : "Tu le tais, mon bien-aimé ; qu'as-tu ?"  
Je n'avais rien, Clara, — mais, ma pauvre adorée,  
C'est ce rien-là que j'avais eu !

Il se levait, tout droit, ce rien, dans ma pensée.  
Ce n'était qu'un fantôme, un visage incertain...  
Mais des chers souvenirs de notre âme abusée  
Le plus fort, c'est toujours, toujours le plus lointain  
Perspective du cœur ardent qui se dévore !  
Le passé reculant brille plus à nos yeux...  
Et le jour le plus beau n'est qu'un spectre d'aurore,  
Qui recient rôder dans les cieux !

Et toi, tu l'as été, ce spectre d'une aurore,  
Dont le rayon pour moi ne s'éteignit jamais !  
Mais toi, jour de mes yeux, ma Clara que j'adore,  
Tu n'as pas effacé cette autre que j'aimais !...  
Une étoile planant sur les mers débordées  
Se mire dans leurs flots et rit de leurs combats...  
Combien donc nous faut-il de femmes possédées  
Pour valoir celle qu'on n'eut pas ? ...

Poussières. JULES BARBEY D'AUREVILLY.

## PAGES OUBLIÉES

COQUELET-PRUDHOMME  
ET-COMPAGNIE.

Coquelet et Prudhomme sont d'énormes  
sots. Ils sont devenus aussi riches que sots.  
Ils ont fondé une banque qui est la plus puis-  
sante du monde et qui gouverne le monde.  
Personne n'ignore que tout se fait en Euro-  
pe avec les fonds de la maison Coquelet-  
Prudhomme-et-compagnie.

Coquelet-Prudhomme-et-compagnie en-  
couragent beaucoup les Lettres et les Arts.  
A bien dire, il n'y a plus d'autres Mécènes.  
Ils font partout des commandes, tout le Par-  
nasse travaille pour eux. Ils choisissent les  
artistes que la renommée désigne. La ren-  
ommée suffit. Et ils paient suivant la ren-  
ommée. Seulement ils imposent leur goût.  
On n'entend pas dire qu'ils y rencontrent  
grande difficulté. Les artistes sont naturel-  
lement portés à travailler dans le goût de la  
maison Coquelet-Prudhomme-et-compagnie.

Le mandataire de Coquelet-Prudhomme-  
et-compagnie, pour la partie des Arts et de la  
Littérature, est un personnage qui parle haut  
et que l'on écoute en silence. Il a des idées  
qui le poussent à développer l'Art dans une  
certaine voie où il sera le vrai consolateur  
de la vie humaine, par le soin d'en montrer  
partout le côté riant. Le côté riant, c'est  
l'Amour, le petit coquin d'Amour.

Cet homme considérable qui s'appelle à lui  
seul Coquelet-Prudhomme-et-compagnie,  
n'ignore pas que la vie apporte des heures  
sévères. Il a vu plusieurs fois la Bourse  
baisser ou monter hors de propos, et il est  
de sa personne sujet aux digestions labo-  
rieuses, même à l'ennui. Il sait qu'il faut  
des contrastes, il en veut, il ne se porte point  
ennemi de quelques confections violentes,  
d'un peu de férocité. Une bataille, un poi-  
gnardement, des têtes coupées, pourvu qu'il  
y ait des torses bien peints, de la lumière,  
des fleurs, ne font que nous allécher davan-  
tage à ce diable de petit coquin d'Amour.

Passons-nous une vie de sang ; mais que  
l'Amour souriant ne soit pas loin, qu'il re-  
paraîsse bientôt, qu'il triomphe et qu'il ré-  
gne !

Ce Coquelet-Prudhomme-et-compagnie,  
on ne le croirait pas, il a un fonds babylon-  
nien. Quand la tristesse chrétienne n'avait  
pas encore envahi l'esprit humain, il s'est  
appelé Sardanapale.

Il tient sa cour. Incliné devant lui, les  
artistes reçoivent ses instructions et atten-  
dent ses grâces.

"Peintre, tes anachorètes donneraient le  
goût des légumes secs, et tes saintes font  
prier, mais c'est toujours un peu froid. Une  
Vénus dans ce sentiment élevé pour inspirer  
l'amour du beau ! Je mettrai le prix que tu  
voudras à ta prochaine Vénus, et si tu en  
fais deux, j'achèterai la seconde pour ma  
villa. — Statuaire, j'aime ton Fabricius ; il  
respire vraiment la majesté antique. Je te  
commanderais un *Ecce-Homo*, mais j'ai  
chargé de cet ouvrage le vainqueur de l'an  
passé, qui nous fit de si chaudes bacchantes.  
J'attends de toi une paire de danseuses nues  
pour ma salle de bain. Qu'elles se démenent  
comme il faut ! — Architecte, il semble que  
ta cathédrale une fois bâtie s'envolerait dans  
les airs, et que les anges y viendraient chan-  
ter la messe. Je veux que l'on connaisse la  
fécondité de ton génie : dessine-moi une écu-  
rie coquette pour les *pur-sang* de la Belle aux  
cheveux d'or. — Et toi, petit poète, affolé  
de grandiose, qui veux-tu qui lise des alex-  
andrins ? Es-tu si amoureux de rester dans  
ton grenier ? Fais-nous des vers libres, mon  
fils, et ne jette pas le souffle frais de ta  
jeunesse dans ces longs tuyaux de la machi-  
ne héroïque. Applique-toi au vaudeville,  
j'irai t'applaudir, c'est de l'argent. Tu  
monteras du vaudeville à la comédie, et je  
te pousserai de la comédie à l'Académie, d'où  
l'on va partout. Une fois académicien, si le  
cœur t'en dit, tu te pourras remettre au  
poème épique. — Quant à vous, Monsieur le

publiciste, en vérité, vous avez des idées pour  
créer un monde ! Quel financier, quel ad-  
ministrateur, quel homme d'Etat, quel hom-  
me d'esprit... lorsque vous aurez l'esprit  
des affaires ! L'expérience vous manque :  
passez donc à la maison, que l'on vous fasse  
voir les affaires d'un peu près. Mettez-  
y la main, donnez-nous quelques heures de  
votre temps ; vous n'y perdrez pas ; vous  
deviendrez l'homme nécessaire, par qui le  
noir et le blanc se trouveront d'accord."  
Ainsi parle le délégué de la maison Coque-  
let-Prudhomme-et-compagnie au départe-  
ment des choses intellectuelles, et il a vrai-  
ment la clef des esprits et des coeurs.

## UNE ANNONCE.

A l'occasion de la grande Exposition, un  
grand libraire a commandé une grande des-  
cription de Paris à une cohorte de grands  
écrivains. M. Hugo fournira le grand cha-  
pitre.

Ce sera Paris à vol d'oiseau, pour faire  
suite ou pendant au célèbre *Paris à vol d'oi-  
seau* de *Notre-Dame de Paris*, ce livre si  
admiré lorsqu'on le lut, qui étonne tant  
lorsqu'on le relit.

M. Hugo, certainement, est l'un des puis-  
sants ouvriers de la civilisation contempo-  
raine ; nul peut-être n'y a plus enfoncé son  
empreinte. Il a pris ce personnage im-  
mense et rebelle qu'on appelait en 1831  
l'Épicière, c'est-à-dire la Bête ; il l'a pris dans  
le propre giron des Quarante, il l'a pétri  
comme une cire molle, il l'a peint de ses  
couleurs, il l'a rempli de ses sonorités et il  
en a fait le romantique.

Il a ravi l'épicière et n'en a rien laissé à  
personne ; il l'a tout gardé pour lui. Il l'a  
ôté à Delille, à Tissot, à Casimir Delavigne,  
à Béranger, à Lamartine. Dans ses serres, il  
l'a porté d'Arbogaste à Hernani, de Brétilon  
aux *Petites Épopées*, des *Méditations Poéti-  
que* et *Religieuses* aux *Chansons des Rues* et  
*des Bois*.

Trois noms dominent la civilisation con-  
temporaine : Hugo, George Sand et Garibal-  
di. Hugo est le père, George Sand est la  
mère, Garibaldi est l'enfant. Dans le reste  
du monde, il n'y a que des disciples ou des  
proscrits.

Néanmoins M. Hugo a neigé beaucoup de  
neiges d'antan. Le roman de *Notre-Dame  
de Paris* est sorti du rang des chefs-d'œuvre  
pour n'y rentrer jamais, et le célèbre *Paris  
à vol d'oiseau* a fondu comme Claude Gueux.  
Il convient d'en faire un autre.

En ce temps-là, M. Hugo était pour le  
gothique. Il s'amusa fort des régularités  
modernes qui présentent ce je ne sais quoi  
d'un damier. Il avait aussi des images à  
lui pour exprimer la physionomie des mou-  
vements plus ou moins imités de l'antique :  
la Halle-au-Ble, une casquette de jockey po-  
sée sur une échelle ; les tours de Saint-Sulpi-  
ce, deux clarinettes ; le Panthéon, un gâteau  
de Savoie. Je suis curieux de voir quelles  
métaphores mettront en relief les admira-  
tions que lui inspire ce que l'on a fait depuis.

Je l'attends à ces bonnets de police dont  
a été coiffé le nouveau Louvre, à ce bonnet  
de coton ceint de bouffettes qui dénonce  
si ingénieusement le Tribunal de commerce,  
à ces daubières puissantes qui ornent la pla-  
ce du Châtelet, à ces pentagones qui traînent  
sur le damier des quartiers neufs comme les  
pièces impossibles à réunir d'un casse-tête  
chinois.

Mais ce qui demandera tout l'effort de  
son imagination, ce sera le nouveau Tem-  
ple du brie-à-brac industriel qui s'élève dans  
le Champ-de-Mars pour exciter l'étonne-  
ment de toute la terre. Jamais boudin de  
pareille taille fut-il roulé dans un plat de tel-  
le dimension, — avec du persil autour ?

Je me demande si le plus grand de nos  
poètes est né parce qu'il devait décrire cette  
merveille, ou si cette merveille a été con-  
fectionnée pour donner au plus grand de  
nos poètes l'occasion de la décrire ?

LOUIS VEUILLOT,  
*Les Odeurs de Paris.*

## MON ONCLE LADEROUTE

Si vous aviez vu les meubles de mon on-  
cle Laderoute après son dernier déménage-  
ment, vous comprendriez encore mieux  
mon indignation. La glace du buffet était  
en miettes et le buffet lui-même n'avait  
plus de pieds. Le fauteuil du salon, nou-  
veau Nelson, avait perdu l'un de ses bras et  
la table de la salle à manger était horrible.  
Les chaises semblaient une forêt de bâtons  
et le lit lui-même n'avait plus forme... mo-  
bilière. Je dis à mon oncle : — Que n'avez-  
vous acheté des meubles solides, à l'épreuve  
des déménagements ? *moveproof*, comme on  
dit à Paris ? — Mais tu sais bien qu'il ne  
s'en vend pas, me répondit M. Laderoute.  
— Aaron, mon oncle, il se vend des meubles  
solides, bien faits, de belle apparence comme  
le bonne qualité, chez N.-G. Valiquette, 477-  
Est rue Sainte-Catherine ; téléphone : Est  
4182.

## TAG-DAY

Je venais de payer vingt-cinq cents le  
"tag" qu'une petite rousse à l'air piquant  
accrochait à mon veston, quand j'eus la cu-  
riosité de demander à cette jeune personne  
si cela l'amusaient de *tagger* ainsi ses con-  
citoyens.  
— Cela amuse tout d'abord, me dit-elle, mais  
à la fin ça devient *tag* açant au passible, et  
je vous avoue que j'aimerais mieux faire  
autre chose... — Qu'à cela ne tienne ! ré-  
pondis-je. Quittez cette rue, mademoiselle,  
venez, partez ! — Où, fit-elle en rougis-  
sant, où ?... — Venez dans le meilleur ma-  
gasin de merceries de la ville, où vous m'ai-  
derez (vous qui avez tant de goût : cela se  
voit tout de suite à votre chapeau) à me  
choisir une cravate et un panama qui me  
permettent de vous plaire. Venez, je vous  
en prie, venez avec moi chez Anatole, 81 rue  
Saint-Laurent.

## Pourquoi se gêner?...

La pensée de Champ Clark, de M. Taft,  
et même de tous les Franco-Canadiens  
*yankees*, en quelques mots...

Extrait du *Messenger*, de Lewiston, dans  
le Maine :

"Les mauvais traitements infligés aux  
Américains demeurant au Mexique de-  
vraient porter le gouvernement de Washing-  
ton à intervenir pour rétablir l'ordre dans  
ce pays de brigands."

"Pourquoi n'intervient-il pas et ne s'em-  
pare-t-il pas de ce pays si fertile ?"

"Est-ce que, comme la France, les États-  
Unis en seraient rendus à cette mollesse  
qui l'empêcherait de protéger ses propres  
citoyens ?"

"Disons cependant qu'un régiment de ca-  
valerie américaine vient d'être dépêché sur  
la frontière du Mexique, et que peut-être  
d'autres troupes suivront bientôt."

"Une chose certaine, c'est que le peuple  
américain tout entier verrait avec joie la  
prise de possession du Mexique par les  
États-Unis."

Pourquoi le confrère franco-yankee ne  
conseille-t-il pas aussi au gouvernement de  
Washington de faire coup double pendant  
qu'il sera en chasse de Mexicains ?

Un coup au pays des Aztèques et un  
coup au pays des Canadiens !

Pourquoi se gêner, après tout ? ...

A TRAVERS L'HISTOIRE DE  
FRANCE

Quand François Ier écrivit à sa mère ou  
à sa belle-sœur pour lui dire que *tout était  
perdu hors l'honneur*, il n'était pourtant pas  
encore ruiné, tant s'en fallait ! et avec un  
peu de bonne volonté il se serait remonté  
une fortune qui lui aurait permis d'affron-  
ter d'autres Pavies. Il n'avait qu'à subdivi-  
ser l'Île-de-France en lots à bâtir et qu'à  
faire de l'Aquitaine des terrains de rapport ;  
on aurait mis des pates en Touraine avec  
des maisons à appartements pour les types  
de la haute et l'argent se serait engouffré  
dans les coffres royaux. Ça, c'eût été un  
*scheme*... Par malheur, il ne se trouva  
personne pour lui en donner l'idée. Ah !  
si François Ier avait connu J.-B.-D. Légraré !  
S'il l'avait connu, mes amis, les destinées de  
la France eussent été bien différentes : car  
que Légraré peut faire avec une propriété  
immobilière est tout simplement prodigieux.  
Bureau : 11 rue St-Jacques.

LES ORPHELINES DE LA  
CHARITÉ

(Communiqué)

Un drame d'une beauté réelle et d'un in-  
discutable mérite tiendra l'affiche du Na-  
tionoscope, la semaine prochaine. Le titre  
seul "Les Orphelines de la Charité" laisse  
voir que le sujet se prête bien à une œuvre  
de haute envergure et à des effets de  
scène nouveaux. M. Julien Daoust, qui ne  
fait jamais les choses à demi, a monté cette  
pièce avec un soin tout particulier et ses  
artistes se chargent d'en donner une inter-  
prétation qui éclipsera tout ce qu'on a vu  
jusqu'ici.

Tous les favoris du public font partie de  
la distribution et recueilleront à coup sur  
une large part de braves. C'est ainsi qu'on  
entendra :  
M. Julien Daoust, "Horace" ; Vallu-  
bert "Van Delberg" ; Petit-Jean "Dietrich" ;  
J. B. Tremblay "Wilfrid" ; Léo "Pavillon" ;  
Edmond Daoust "Peters" etc. — et Mme  
Bella Ouellet "Frédérique" ; Mme Malone  
"Claire" ; Mlle Rose-Alina "Wilhelmine" ;  
Mme Verneuil "Frantizia" etc....

Avec une telle distribution on peut être  
assuré d'un beau et intéressant spectacle ;  
aussi nous ne croyons pas trop nous avan-  
cer en disant que le *Nationoscope* connaî-  
tra, la semaine prochaine, l'un des plus  
grands succès de la saison.

## COMBINAISON SANS EGALÉ

On prescrit le quinquina, remède mer-  
veilleux en soi, dans tous les cas d'anémie,  
mais il s'agit de savoir comment le donner,  
et la plupart des remèdes ou soi-disant to-  
niques à base de quinquina ne sont que des  
vins rendus amers par l'addition de drogues  
dangereuses et toujours inutiles. La combi-  
naison de pur vin d'Opporto et d'écorce ma-  
cérée de quinquina forme le remède parfait  
à tous égards. C'est là la formule même  
du célèbre "Wilson Invalid's Port",  
le spécifique par excellence de tous les dé-  
sordres nerveux ou digestifs. La faiblesse  
des poumons ou de la gorge, l'anémie, la  
chlorose, la grippe, les insomnies, la névro-  
se et la neurasthénie disparaissent radica-  
lement devant des doses de ce vin merveil-  
leux, dont la pureté et l'origine sont abso-  
lument garanties. En vente chez L.-A.  
Wilson et Cie, 87 rue Saint-Jacques ; télé-  
phone : Main 2757.

SUR LES BORDS DU LAC  
SAINT-LOUIS

De toutes les jolies banlieues qui viennent  
e poser au bord du Lac Saint-Louis, Strath-  
more est incontestablement la plus jolie et  
la plus avantageusement située. Les coquet-  
tes maisons qui s'y trouvent en font une  
petite perle et il suffit de visiter une fois  
ce charmant séjour pour en apprécier la  
beauté merveilleuse. La *Lake Breeze Ter-  
race*, emplacement situé au cœur même de  
Strathmore et tout récemment subdivisé,  
ne contient que quarante terrains à bâtir,  
mais ce sont les plus beaux sous tous les rap-  
ports. Leur proximité des deux gares (C.  
P.R. et Grand-Tronc) en font un endroit  
idéal pour l'homme d'affaires obligé de fré-  
quenter tous les jours la rue St-Jacques.

Son train l'y conduit en vingt minutes. Il  
peut quitter sa villa, située au bord du lac,  
un peu après neuf heures et se trouver rue  
Saint-Jacques avant neuf heures et demie.  
Le service est fréquent, économique et rapide.  
Il ne revient qu'à 8 cents pour les gran-  
des personnes et à 5 cents pour les enfants.  
Il y a même tous les soirs un train spécial  
qui ne quitte la ville qu'après les spectacles.  
A *Breeze Terrace*, la rue est large et bien ni-  
velée. On y posera prochainement des trot-  
toirs en ciment. Un excellent aqueduc et un  
système d'égouts parfait y seront bientôt  
établis. L'achat d'un de ces terrains consti-  
tue donc un placement de tout repos, un pla-  
cement "de père de famille". Comme d'ail-

leurs les conditions de paiement sont des  
plus faciles, nous sommes certains que les  
"lots" de *Breeze Terrace* vont s'enlever ra-  
pidement. Récemment, des maisons, toutes  
plus jolies les unes que les autres, sont pour  
ainsi dire sorties du sol comme par enchan-  
tement aux environs de cette localité. La  
population de Strathmore étant absolument  
choisie, on peut s'attendre à voir une forte  
partie de nos hommes de profession et de  
nos hommes d'affaires aller s'installer à cet  
endroit, ou même y passer toute l'année,  
comme beaucoup le font déjà. Pour rensei-  
gnements additionnels, s'adresser à M. Geor-  
ges Marcil, 180 rue Saint-Jacques ; télépho-  
ne Main 3791.

Voulez-vous manger mieux qu'à la table d'un roi ?  
ALLEZ DINER LUNDI CHEZ  
**BONNEVILLE**  
AU CAFE SAINT-GABRIEL  
(Angle Notre-Dame  
et Saint-Gabriel) **Prix du repas : 35 cents**

**THEATRE NATIONAL**  
Semaine du 27 mai 1912  
**"LA DAME AUX CAMELIA"**  
Comédie en cinq actes  
— par —  
Alexandre Dumas fils  
Matinée tous les Jours

**NATIONOSCOPE**  
Semaine du 27 mai 1912  
**"Les Orphelines de la Charité"**  
Drame en 5 actes par d'Horace et Brésil  
M. Julien Daoust dans HORACE Mmo Bella Ouellet dans FRÉDÉRIQUE  
MATINÉE TOUS LES JOURS

Etes-vous candidat  
aux élections provinciales ?  
**OUI ?**  
Raison de plus pour vous faire habiller chez  
le meilleur tailleur de Montréal :  
**OSCAR LOISELLE**  
128, rue St-Denis, 128  
Téléphone : Est 446

## Pâtisserie -- Confiserie Française

**JOSEPH KERHULU**

TELEPHONES : EST 799  
EST 4928

Glaces - Sorbets - Petits Fours

**Cuisine sur Commande**

176, RUE ST-DENIS, 176

(Vis-à-vis l'Université)

TELEPHONE BELL : EST 1842

**ED. ARCHAMBEAULT**

MARCHAND DE

**Musique, Pianos, Orgues,  
Phonographes,  
Musique en Feuilles.**

Agence exclusive des pianos "PRATTE" : Gros et détail.

312-314 rue STE-CATHERINE (EST)

# M. Rodolphe Forget en Europe

## Un nouvel article du grand journal financier de Paris, le "Marché"

Il paraît que M. Rodolphe Forget (Sir Rodolphe Forget pour les gogos) fait honneur à sa race à l'étranger.

C'est possible! Quant à nous pourtant, le dirons-nous, peut-être préférons-nous, pour nous faire honneur à l'étranger, un personnage moins compromis — et qui put par exemple ne pas s'y faire traiter ouvertement de voleur.

Peut-être préférons-nous, par exemple, un industriel comme M. Rolland, ou un commerçant comme M. Laporte.

Il paraît cependant qu'il existe parmi nous des gens qui croient malgré tout à M. Forget comme capable de donner aux Européens une haute idée de notre race. Pour l'éducation de ceux-là, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici, de nouveau, aujourd'hui, l'une des plus hautes autorités de la presse financière de France, le "Marché" de Paris.

Voici en effet ce qu'écrivait, à la date du 1er mai dernier, sur ce fameux gambler qui s'appelle Rodolphe Forget, M. G. Ferrière, rédacteur en chef du "Marché". On pourra juger par là, peut-être, de la haute estime qu'inspire aux étrangers cet illustre requin.

La Gazette de Francfort nous apprend que Sir R. Forget, président de la Québec Railway, qui se trouve en ce moment à Paris, aurait proposé pour tranquilliser les actionnaires français et suisses, d'envoyer à ses frais à Québec deux ingénieurs, dont un serait désigné par les actionnaires français, l'autre par les suisses, pour faire un rapport au sujet de la situation, qui, malgré des fautes commises, ne serait pas défavorable.

Le mode conditionnel, — mode dubitatif — utilisé dans la construction de cette phrase, nous fait supposer que cette information est un vulgaire ballon d'essai.

Elle est d'une savoureuse ironie si elle est sortie du rédacteur de la Gazette de Francfort.

Si, au contraire, elle est réellement inspirée par Sir R. Forget, elle prouve tout simplement que celui-ci est décidément incorrigible et ne veut pas s'enoncer à sa déplorable manie de jeter, chaque fois qu'il s'adresse au public, de la poudre aux yeux.

Offrir aux actionnaires d'envoyer à Québec des ingénieurs, c'est tout simplement se dérober par la tangente.

Le 4 janvier dernier, j'écrivais textuellement ceci: "Jusqu'ici, j'ai distingué nettement entre les deux bases de cette affaire: 1. la conception industrielle que, m'appuyant sur les documents mis à ma disposition, et jusqu'à preuve du contraire, j'estime saine; 2. la conception financière, et la politique suivie par M. Forget pour l'introduction des titres en France."

"Il est entendu, une fois pour toutes, que c'est ce deuxième point seul que j'envisage pour le moment; en l'espèce, il est plus important et je ne l'abandonnerai pas avant que des explications publiques et suffisantes aient été fournies..."

Ces explications, on ne les a jamais fournies, mais, en revanche, mes critiques ont reçu une éclatante consécration par la suppression du dividende et de retentissantes démissions.

Aujourd'hui, on tente une diversion; pour n'avoir point à s'expliquer sur une orga-

nisation financière confuse et désordonnée, sur une comptabilité fantaisiste, sur une gestion déséquilibrée, on daigne offrir aux actionnaires, avec un geste aussi large que le cadeau est modeste, le droit de faire examiner les usines, l'état du matériel et les constructions des Sociétés dont la Québec Railway Light Heat and Power Co a mis des actions ou des obligations en portefeuille.

Ah! le beau billet qu'auraient là les actionnaires, s'ils tombaient dans le piège qu'on leur tend, si, bien entendu, la note de la Gazette de Francfort est exacte!

Nos deux braves ingénieurs iraient gravement visiter les usines ou installations de La Québec Jacques-Cartier Power Co; La Frontenac Gas Company; La Québec Gas Company; La Québec Railway Light and Power Co; La Canadian Electric Light Co; et, probablement, de la Québec-Saguenay Co, et de la Québec-Eastern Company, sociétés nouvelles dont on ne nous a avoué l'existence que tout récemment, alors qu'il n'en avait jamais été question au moment des émissions, en France, des obligations relatives à ces deux affaires.

Très vraisemblablement, les ingénieurs nous apprendraient que tout fonctionne parfaitement, que le gaz, que l'énergie et la lumière électrique réunissent toutes les qualités requises; que les tramways roulent sur leurs rails dans des conditions très normales, sauf quand la neige est trop abondante; etc., etc.

En quoi cela enlèverait-il un iota à mes critiques, qui n'ont jamais même effleuré le point de vue industriel, et ont toujours et uniquement porté sur les exagérations scandaleuses que révèle la surcapitalisation insensée du holding-trust qui a nom Québec Railway Light Heat and Power Co, sur les fantaisies d'une comptabilité pour le moins extraordinaire, et sur des déclarations si enchevêtrées et, en même temps, si réticentes, qu'elles en arrivent à faire naître, dans l'esprit du lecteur de bonne foi, des opinions en contradiction absolue avec la vérité?

Il faut, en effet, distinguer entre chacune des Compagnies, prises individuellement, dont la Québec Railway a des titres en portefeuille, et la Québec Railway elle-même. Là est le noeud de la question, et c'est en lui que se cèle tout le machiavélisme des plans financiers de Sir Rodolphe Forget. Quelles sont ces Compagnies? Je vais le rappeler, en indiquant encore une fois leur capital et leur charge obligatoire.

Québec Jacques Cartier Power Co. .... \$640.000 849.000 Frontenac Gas Co. .... 100.000 Québec Gas Co. .... 300.000 300.000 Québec Railway Light and Power Co. .... 3.250.000 2.500.000 Canadian Electric Light Co. .... 331.500 310.000

Il faut ajouter à cette nomenclature les deux autres qui, — ainsi que je le dis plus haut, — auraient été, paraît-il, constituées sans qu'on ait eu besoin — discrétion étrange — en faire part ni aux actionnaires de la Québec Railway Light Heat and Power Co, ni au public français dont on sollicitait les souscriptions en faveur d'obligations dont on ignore encore à l'heure actuelle, en France, les garanties réelles: je veux parler de la Québec-Saguenay et de la Québec-Eastern.

Mais, en admettant même que les actions de ces deux nouvelles Compagnies fussent allées toutes dans le portefeuille de la Québec Railway, la valeur de celui-ci n'en serait pas augmentée d'un centime, puisque le fonds de roulement et le capital intégral de ces

deux entreprises ont été fournis totalement par les obligataires français.

Les ingénieurs, désignés éventuellement pour "examiner la situation" et faire un rapport, se trouveraient donc en face de sept Sociétés distinctes, ayant chacune leur existence propre, leur capital, leurs obligations, leurs usines, matériel, installations, etc. Et pour les cinq premiers, tout au moins, leurs études porteraient sur des entreprises qui existaient bien avant que Sir R. Forget fut hanté de sa manie des fusions à l'américaine.

Quelle signification, au point de vue des actions et des obligataires de la Québec Railway, la vérification des ingénieurs pourrait-elle avoir? Aucune.

En effet, la Québec Railway Light Heat and Power Co — la seule qui préoccupe les intéressés français — est, comme je l'ai démontré à maintes reprises, non pas une fusion, au sens strict du mot, des Sociétés sus-indiquées, mais un holding-trust, un omnium qui possède un certain nombre d'actions et d'obligations de chacune de ces Sociétés.

Tout ce qu'il importe donc de savoir, est si le capital-actions et le capital-obligations qui a été créé en vue de l'acquisition de ces actions et de ces obligations n'a pas été exagéré à un point tel, qu'il devienne impossible de songer à rémunérer les actions dans de modestes proportions, avant que toute la charge-obligataire soit éteinte.

Or, des quelques documents mis à ma disposition, j'ai été contraint de déduire que le portefeuille de la Compagnie valait, tout au plus, au 30 juin dernier, 21.069.780 fr. 16; que l'actif total de la Compagnie ne dépassait pas une valeur de 39.427.300 fr. 79; et qu'au regard de ce chiffre, il y avait à opposer un capital-actions d'une valeur purement nominale de 52.000.000 de francs; plus une charge obligataire de: 1° 25.970.080 francs d'obligations émises à Montréal; 2° 13.000.000 de francs d'obligations Québec-Saguenay, émises en France; 3° plus les obligations Québec-Eastern qui ont pu être vendues en France.

Il y a, en outre, à tenir compte du fait que les obligations Québec Railway Light and Power Co. pour 13.000.000 Québec Jacques Cartier, pour 4.414.800 Canadian Electric Light pour 1.612.000 n'ont pas encore été échangées, ne sont donc pas entrées dans le portefeuille de la Québec Railway et constituent, par conséquent, toujours, une véritable menace pour les porteurs de titres de celle-ci.

On voit donc qu'entre la situation financière de la Québec Railway Light and Power Co. et la situation industrielle de chacune des entreprises dont la première a des titres en portefeuille, il ne peut s'établir aucun rapport normal. Alors que la seconde peut être parfaitement rationnelle, la première par les exagérations scabreuses et désordonnées du fondateur de la Québec Railway, n'en est et n'en reste pas moins dangereuse au premier chef pour ses actionnaires et obligataires.

Mais il y a plus. Dans l'examen du bilan et du compte de profits et pertes de la Québec Railway Light Heat and Power Co. auquel je me suis livré, avec le constant souci de serrer d'aussi près que possible la vérité, j'ai fait toucher du doigt la fantaisie extraordinaire qui régnait dans les comptes de cette Compagnie. Et je crois avoir prouvé que la science comptable et Sir R. Forget étaient complètement brouillés.

Si celui-ci veut réellement permettre aux actionnaires et aux obligataires français de se rendre compte de la situation de l'entre-

prise, ce n'est donc pas dans les usines des Compagnies "subsidiaries" qu'il doit promener leurs délégués, mais dans les livres de comptabilité de la Québec Railway Light Heat and Power Co.

EN UN MOT, CE NE SONT PAS DES INGENIEURS QU'ON DOIT ENVOYER A QUEBEC, MAIS DES EXPERTS-COMPTABLES.

Que Sir R. Forget complète donc son geste, et qu'il s'empresse — pour le repos des intéressés — de déférer au vœu que je lui exprime ici, en leur nom.

Après tout, ces actionnaires qui ont acheté des titres, parce qu'on leur avait dit que ceux-ci titres parce qu'on leur avait dit que et qui se voient brutalement signifier que les paiements sont suspendus — ont bien droit de rechercher eux-mêmes les causes d'une aussi brusque et aussi injuste rupture d'une convention tacite, entre émetteurs et souscripteurs.

Et ces obligataires, qui s'aperçoivent aujourd'hui que les garanties, qu'on a fait miroiter à leurs yeux, ont bien des chances d'être illusoire, n'ont-ils pas, eux aussi, quelque droit de se faire montrer les comptes, et surtout, les deeds of trust, sans lesquels aucune émission d'obligations ne peut se faire au Canada?

J'attends donc une note rectificative de la Gazette de Francfort annonçant la bonne nouvelle. Mais je plains d'avance les experts-comptables qui accepteraient la lourde mission d'éclaircir la situation réelle de la Québec Railway Light Heat and Power Co. Et je ne conseille aux actionnaires et obligataires, s'ils se trouvent jamais dans le cas de désigner deux experts-comptables, de les choisir avec soin et de repousser a priori tous ceux qui n'auraient pas la tête solide et une patience de fakir.

G. FERRIERES.

### UN SAGE PROVERBE

L'excès en tout est un défaut.

Et l'on admettra que ce n'est pas une raison suffisante, parce qu'un pays est riche, joint de ressources naturelles surabondantes à peine effleurées et voit s'ouvrir devant lui un avenir magnifique de promesses, pour qu'il faille accepter, les yeux fermés, toutes les affaires que des courtiers trop obligeants nous proposent chaque jour.

C'est ce que faisait ressortir dernièrement, avec beaucoup de raison, le Boston News Bureau, lorsqu'il disait que si le Canada est incontestablement appelé à connaître de merveilleuses destinées, cela ne signifie nullement que chaque village est à la veille de devenir une métropole, que chaque acre de terre aura bientôt la valeur d'une propriété urbaine, et que chaque mine et chaque forêt rembourseront mille et une fois le capital consacré à leur mise en valeur. Très sagement, les banquiers canadiens ont mis un frein aux spéculateurs immobiliers, et ils stiveront, depuis quelque temps, de même que les capitalistes, une voie infiniment plus pratique en imprimant au développement économique et industriel du pays une allure plus modérée et plus saine.

Pourvu qu'ils continuent dans cette sage détermination, notre pays ne tardera pas sans doute à devenir des plus prospères du monde. C'est ce que se disaient justement l'autre soir, dans un grand restaurant de Montréal, deux financiers bien connus, tout en dégustant à leur aise, à l'heure du café, l'incomparable parfum de cette cigarette exquise que l'on appelle la Sweet Caporal.

évitée les rixes: un coup est si vite attrapé.

Les ruelles ont été faites pour lui servir de refuge.

Des gens malveillants disent qu'il n'a pas inventé la poudre; erreur: il est le père de celle d'escampette.

S'il voit un homme les mains couvertes de sang, tout de suite sa perspicacité lui fait dire: Cet homme a les mains ensanglantées.

Il est tellement modeste qu'il n'entre dans les buvettes que par la porte dérobée.

Il brille dans toutes les réceptions municipales de l'éclat de ses boutons jaunes.

Il bat la semelle sur le pavé et les po-lhards sur la nuque. Il connaît cependant les égards dus à un échevin en goguette.

Pet fier, il tutoie tout le monde, excepté le recorder qu'il appelle: A votre honneur!

Les étudiants, qui n'ont pas la bourse du génie, ont au moins celle qu'a fait pousser son bâton.

C'est le cicéron de Don Juan et le Bottin des dames galantes.

Les servantes et les cuisinières assurent qu'il est beau comme un astre — Phoché, probablement, puisque l'on dit la rousse.

Ce charme l'amène à connaître la qualité de vos cigares et de vos vins.

Son gros ventre étant vide de reconnaissance, il arrête vos enfants s'il glissent dans la rue.

Echappé d'une boîte antique, il a reçu le nom de Pandore.

Ailleurs il est policier, sergent de ville, gardien de la paix; ici, pays du beau parler français, il est policeman.

### POEMES EN PROSE.

#### Histoire bizarre du jeune Létarrois

En ce temps-là, on construisait des prisons.

Il faut toujours des prisons, le pays fut-il le plus civilisé des pays!

On construisait donc des prisons, et des écoles des Hautes-Études...

Et des ponts aussi...

Qui n'a rêvé de construire un petit pont!...

Létarrois avait trente ans.

Il était d'une grandeur moyenne, Nez quelconque...

Bouche à l'avenant.

Létarrois était joli, bien joli, "A croquer", me disait Euphrasie, qui s'y connaît en charcuterie...

Il avait une voix, oh! mais une voix tellement caressante, tellement... Tout le Larousse en huit volumes ne contient pas d'adjectif capable de rendre toute la grâce de la voix de Létarrois...

Vous comprendrez d'un mot: la musique faite homme!

Oh! le sourire de Létarrois!...

Tout un poème; et un long, de poème!...

Cependant, à l'instar de Léonard de Vinci, et de Dante-Gabriele Rossetti — qui, comme chacun le sait, étaient deux citoyens bien estimés dans leur temps, Létarrois avait une autre profession que celle d'être joli garçon, et d'avoir un frais sourire...

Létarrois était député.

Oui, parfaitement; et député ministériel.

Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que... mais vous connaissez cela aussi bien que moi...

Létarrois avait des électeurs...

Un surtout qui l'aimait d'un amour tendre...

Il s'appelait E. Vanssegaye, je crois.

Ils étaient l'un pour l'autre les deux doigts de la main.

Plus vulgairement: Philémon et Baucis...

Que de fois je les ai vus, dans les grandes rues du comté!

Taniata, le rang Bélair, ou celui, non moins fameux, de Vire-Crêpes.

Appuyant l'un sur l'autre leur énergie chancelante...

Ou puisant dans leurs yeux, où brûlait le saint enthousiasme de la Jeunesse, le courage, la persévérance, l'inspiration...

Philémon, ou plutôt Létarrois, s'occupait beaucoup de son comté...

Trop même; il s'étendait, le petit!... Une fièvre brûlait dans ses beaux yeux.

Ses gestes étaient moins gracieux... Jusqu'à la "ligne", cette fameuse ligne de l'élégance artistique qui menaçait ruine...

Il fallait prendre un parti... Un seul homme comprit tout le ravage qu'un exténuant travail opérant sourdement chez cet Apollon d'un autre âge.

Et par amitié... par dévouement pur et simple... pour sauver son ami de ce suicide esthétique...

E. Vanssegaye... comme ces vestales gardiennes du feu qui ne doit pas s'éteindre...

Bravement, Fort de tout un passé qui défiait l'avenir,

A la place de son ami brigua les suffrages de l'électeur

O amitié! O suprême douceur des crépuscules! O foi!

Hélas! Trois fois hélas!... Létarrois... Cet Apollon du sourire, Cet Apollon des lignes...

Ne comprit pas, ne voulut pas comprendre le sacrifice de son ami... Et lutta contre lui... O ingratitude!

Mais le peuple a des raisons, que les candidats ne comprennent point. Et Létarrois fut battu.

... Battu avec son ami. Par un troisième candidat. Qui n'avait pas son joli sourire, Ni sa voix musicale.

Mais des votes, beaucoup de votes en sa faveur...

Or, en ce temps-là on construisait des prisons...

Et des écoles aussi, d'ailleurs...

JEAN D'AGGREVE.

#### Ce pauvre Pauzé!

Du temps de Daveluy et de Sénécal, M. Gouin ne "faisait" rien à moins de 40 pour cent de commission.

Heureux temps pour les boodlers, mais pauvre temps pour les contracteurs!

Espérons que depuis ce temps-là M. Gouin s'est radouci.

Autrement ce pauvre Pauzé n'a pas dû laisser un gros héritage.

Si comme Sénécal il a été obligé de cracher lui aussi 40 pour cent de commission!...

### Une démonstration à M. Bourassa

Il est rumeur que M. Bourassa arrivera d'Europe, entre le 25 juin et le 1er juillet prochain.

On dit que les amis du chef nationaliste lui préparent, à cette occasion, une grande démonstration.

### "A bout portant"

Sous ce titre plutôt tapageur, M. Napoléon Tellier (Napoléon Lafortune) publie, à l'imprimerie du Devoir, un petit livre de cent vingt pages, petit format, dont nous ne craignons pas d'écrire qu'il constitue — en prose — la manifestation littéraire probablement la plus intéressante que l'on ait vue chez nous depuis Arthur Buies.

Ce n'est pas que nous méconnaissons les mérites de nos contemporains: M. Thomas Chapais, M. l'abbé Camille Roy, M. Adjuitor Rivard, etc.

Et ce n'est pas non plus que nous nous abusons, en aucune sorte, sur les défauts de M. Napoléon Tellier. Ces défauts sont nombreux et frappants. Ils percent pour ainsi dire à chaque page de sa brochure. M. Tellier, cela se voit tout de suite, ne sait pas très bien sa langue. L'incorrection du style, les impropriétés de termes, ne se rencontrent que trop fréquemment sous sa plume. S'il a naturellement de l'esprit à en revendre, il lui arrive par malheur de vouloir quelquefois le montrer trop. Enfin il n'est pas sans tomber plus souvent qu'à son tour dans des fautes de goût vraiment très choquantes...

Tel quel, nous le répétons, il n'en reste pas moins, à nos yeux, l'écrivain le mieux doué — au point de vue strictement littéraire — qui se soit révélé dans le Canada français depuis vingt ans. Il n'a évidemment ni la mesure de M. l'abbé Roy, ni la correction de M. Adjuitor Rivard, ni le style oratoire de M. Chapais. Mais combien

Pas moins de 25,000 personnes, assurément, se trouveraient réunies, le soir de l'arrivée de M. Bourassa à la gare Windsor, pour fêter son retour au pays.

Inutile d'ajouter que cela ne manquera pas de faire plaisir à son Excellence Sir Lomer Gouin!

Rien, mieux qu'un cliché, ne saurait le peindre, lui qui en fait un usage si abondant.

Il est bon garçon comme le roi d'Égypte, se couche tard, se lève tôt — et arrive en retard.

Avec son tempérament de cigale, il trouve pourtant des fournis qui lui prêtent à cent pour cent.

Il jongle tous les jours avec les certificats et les quo warranto, les mandamus et trouve un huissier en rentrant chez lui.

Il méprise les biens périssables de ce monde; pour ne pas s'enrichir, il ne paie pas ses dettes.

Comme Cyrano, il fait gras le vendredi en ne mangeant pas; il se reprend par l'abstinence les autres jours de la semaine.

Il parle science, cuisine, astronomie, médecine, industrie, et bénit Augé d'avoir fait l'encyclopédie Larousse.

Si ses comptes-rendus de conférences sont toujours très lus, c'est qu'il sommeille pendant la séance ou qu'il n'y va pas, mesdames et messieurs, au prix dérisoire de trente sous l'exemplaire!

N.-B.— Ajoutons, pour être complet, que cette brochure, sortie des ateliers du Devoir, est au point de vue typographique d'une exécution irréprochable. Comme les premiers Bilets du soir de Lozeau, c'est l'une des plus jolies éditions que nous ayons vues sortir depuis longtemps d'un atelier canadien.

Coups de ciseaux, donnés au hasard, à travers A bout portant:

### LE REPORTER

Pauvre, mais honnête!

Il assiste au spectacle dans le cabaret d'en face; les acteurs disent qu'il est un critique impartial.

Dans les banquets il répond à la santé de la presse: "ce véhicule moderne de la

pensée"! Et le lendemain il maudit Renaudot et ses successeurs.

L'été, il proclame les charmes d'une villégiature à la mode et rôtit sous les combles; l'hiver il fait la chronique des fourrures et attrape une bronchite aussi chronique.

Il fait de belles manchettes pour son journal, mais n'en porte jamais.

Il appelle un avocat: fils de Thémis, un médecin: disciple d'Hippocrate et quelques fois Rollet: un fripon.

Ce courage le conduit-il en prison, il s'en console en songeant que le journalisme mène à tout.

Sa devise: "Ce que j'ignore ne vaut pas la peine d'être appris."

On le voit, sur ses vieux jours, faire la poire à la porte d'un ministère en attendant un fromage.

Il vit en espérant qu'un nouveau Christophe Colomb lui découvrira un oncle d'Amérique, et meurt sans le sou.

Il ira dans un monde meilleur; une nouvelle édition en sera tirée, amplement revue et corrigée par l'Auteur.

### LE POLICEMAN

Il serait le meilleur ami de l'homme, s'il en avait le flair; on l'appelle tout de même limier.

C'est probablement pour cela qu'une chanson populaire dit qu'il rend les chiens heureux.

Mais, par contre, il déteste le cambrioleur et fuit sa compagnie.

Consentit de son utilité publique, il

**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

LA SEULE DOUBLE VOIE FERRE ENTRE MONTREAL, TORONTO, HAMILTON, NIAGARA FALLS, LONDON, DETROIT ET CHICAGO.

**A TORONTO**

En 7½ HEURES par "International Limited"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST 9 a.m., 9.30 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

Wagons-lit, salon et bibliothèque aux trains du jour; wagons-lits "Pullman" éclairés à l'électricité aux trains de nuit.

**EXCURSIONS DE COLONS**

Des billets aller et retour pour l'Ouest du Canada, via Chicago, seront en vente les 28 mai; 11 juin; 9, 23 juillet; 6, 20 août; 3, 17 septembre; à des prix très réduits.

BUREAU DES BILLETS EN VILLE: 139 rue St-Jacques, Tél. Matin 5.06, ou gare Bonaventure.

La Compagnie MARCHAND FRERES, LIMITEE, Imprimeurs, 56, Rue Amherst, Montréal. Tél. Bell: Est 3396.

**Compagnie Générale Transatlantique**

**LIGNE FRANÇAISE**

Service direct entre la France et le Canada

"NIAGARA" 9,000 tonnes, 8,250 ch.-v.

"CAROLINE" 8,000 tonnes, 7,000 ch.-v.

Les trois premiers départs ont été arrêtés comme suit:

DEPART DU HAVRE 27 avril "NIAGARA" DEPART DE QUEBEC 11 mai "NIAGARA"

25 mai "NIAGARA" 8 juin "NIAGARA"

22 juin "NIAGARA" 6 juillet "NIAGARA"

TARIFS:

De Québec au Havre (ou vice-versa), 2ème classe—\$55 et au-dessus.

De Québec à Paris (ou vice-versa), 2ème classe—\$69 et au-dessus.

De Québec au Havre (ou vice-versa), 3ème classe—\$33.00

De Québec à Paris (ou vice-versa), 3ème classe—\$35.00

**GENIN, TRUDEAU & CIE. (Limitée)**

Agents généraux pour le Canada

22 - OUEST, RUE NOTRE-DAME, 22 - OUEST